

De toute cette sérénité se dégageait pourtant une tristesse, la tristesse des belles choses qui finissent, et, dans l'air rafraîchi, il passait des frissons qui rappelaient la nuit tout près, dans laquelle disparaîtrait toute cette lumière. J'arrivai bientôt au bout de ma course, et je vis la maisonnette des Foucher, toute petite et toute blanche sur le fond sombre des grands arbres, qui l'abritaient.

En approchant, j'eus une hésitation, comme un vague remords de venir, moi, une étrangère, réveiller des regrets et des souvenirs pénibles. Je serais sans doute retournée sur mes pas, si un grand chien maigre, accouru en aboyant, n'eût attiré à la porte le maître de la maison: un grand homme voûté, tout blanc, encore beau et robuste.

Il m'invita cordialement à entrer, et appela sa femme qui vint aussitôt, petite, ridée, dolente, la voix morne, les yeux éteints, elle me donna l'impression d'un pauvre être brisé, dont l'âme est presque absente et je regrettai d'être venue.

Mais il était trop tard, il fallut expliquer le but de ma visite et demander si on consentirait à me louer le piano.

La vieille n'avait pas paru écouter: assise sur une chaise basse, les deux mains croisées sur son tablier de cotonnade bleue, elle ne me regardait même pas.

Le bonhomme, très bavard, me disait comme ce "piano avait coûté gros", qu'il ne servait plus à rien, qu'il aimerait bien à le louer et même à le vendre. -- "Ho! la mère, montre-le à madame!"

Lentement, la femme se leva, prit une clé pendue à un clou, et après quelques tâtonnements, la porte s'ouvrit en laissant arriver à moi une odeur de moisi et de renfermé qui m'enleva définitivement tout désir de voir ce piano.

Mais l'homme, tout fier de me montrer cette merveille, animé, peut-être, aussi, par l'espoir d'un gain inattendu, me poussa presque dans une petite salle assombrie par des rideaux de papier vert et au fond

de laquelle on voyait un grand piano carré, soigneusement enveloppé d'une grande couverture blanche. Je frissonnai, c'était comme un linceul! La vieille l'enleva doucement, avec des gestes de somnambule, elle ouvrit le piano, passa sa vieille main noire et plissée sur les touches blanches et se redressa très raide, sans un mot, avec ce regard vague qui me serrait le cœur.

Sur l'invitation du bonhomme, je plaquai quelques accords: un peu faux mais très vibrant, l'instrument répondait bien à l'émotion qui me remuait devant cette immense douleur muette. Une pensée de Chopin s'échappa en notes tendres, en soupirs douloureux, en cris angoissés qui semblaient l'âme même de la petite morte, enfermée dans le grand piano abandonné.

En terminant, je jetai un coup d'œil furtif sur la pauvre femme: elle n'avait pas bougé, de grosses larmes glissaient sur sa figure rigide, et ses mains, fortement serrées, me firent penser aux mains des pauvres morts qui pressent une croix entre leurs doigts raidis.

Le vieux avait perdu son expression réjouie, il me désigna sa femme d'un geste:

—Pauv'e mère, ça lui fait ben du chagrin; c'est la première fois, voyez-vous, qu'alle l'entend depuis...

La grosse voix s'étrangla, et il fila par la porte ouverte.

Nous restâmes seules: les yeux humides de la pauvre femme allèrent des miens au piano avec une expression si pathétique que mon cœur eut un grand élan de pitié:

—Je vous en prie, madame, pardonnez-moi! c'est sans le vouloir que je vous ai fait tant de peine. Si vous saviez comme je vous plains, comme je comprends! *

Un grand sanglot me répondit, elle s'effondra sur une chaise, et ce pauvre vieux cœur se brisât. Ce fut court, elle se releva, et de sa voix sans inflexions:

—"Le père n'a pas voulu mal faire! Il croyait que je pourrais, mais j'peux pas vous louer! Ça serait comme vous donner quelque chose

d'elle pour de l'argent, et j'peux pas! j'peux pas..."

La voix s'éteignait dans un soupir qui ressemblait à la plainte d'un enfant. Je me penchai vivement, je l'embrassai, et je partis sans me retourner, emportant dans mon âme l'impression d'une douleur poignante et infinie que toutes les mères comprennent, et que toutes les mères redoutent, hélas!

Daniel Aubry.

ROMAN D'AMOUR

Tous les historiens ont cherché à démêler les vrais sentiments de Marie-Antoinette à l'égard de son époux.

Tout d'abord, elle aime médiocrement ce gros lourdaud de Louis XVI, cet être gauche, maladroit, épais, constamment embarrassé. Elle ne résiste pas au plaisir de le railler, et l'expose à ce qu'un poète de ruelle improvise le couplet suivant, qui renferme en sa pointe, la plus impertinente et la plus juste des satires:

La reine dit imprudemment
A Bésenval, son confident:
"Mon mari est un pauvre sire!"
L'autre répond d'un ton léger:
"Chacun le pense sans le dire,
Vous le dites sans y penser."

Mais, peu à peu, l'humeur de Marie-Antoinette se modifie. Avec l'âge, elle apprend à dédaigner les qualités brillantes et à mieux priser les vertus solides. Elle apprécie la bonté, la pureté d'âme de ce monarque qui fut le plus honnête homme de son royaume; elle est touchée de l'amour qu'il a pour elle, et ne pouvant tout à fait le payer de retour, elle lui voue, en échange, une loyale amitié, et s'impose le devoir de lui rester à jamais fidèle.

Car, sur ce point, tous les historiens sont d'accord. La reine put se montrer coquette, inconséquente, étourdie, mais sa vertu fut irréprochable et son manteau d'hermine demeura immaculé.

Certain jour, cependant, son cœur parla; elle sentit une vive et soudaine inclination. Elle se sentit entraî-